

« Le bullshit a dépassé le monde du travail : aujourd'hui, c'est quasiment une culture »

INTERVIEW// Karim Duval, ex-ingénieur devenu humoriste, publie ce jeudi 6 avril son premier livre, le « Petit Précis de culture bullshit », ou PPCB, une caricature savoureuse qui vous apprendra notamment à réussir des « oeufs au plat en mode agile ».



Karim Duval joue son spectacle « Y » dans toute la France jusqu'en juin 2023. (Alan Raymond)

Par [Faustine Mazereeuw](#)

Publié le 6 avr. 2023 à 17:47 Mis à jour le 6 avr. 2023 à 18:11

Depuis 12 ans, Karim Duval tourne en dérision les absurdités du quotidien des consultants, product manager, chief impact officer ou autres métiers anglicisés (en particulier ceux commençant par « head of »). Dans son « Petit Précis de culture bullshit », rédigé en novlangue startupesque par le « Professeur ès bullshit Jean-Bill Duval », il veut faire ériger le bullshit - comprenez, l'art de brasser du vent - au rang de culture à part entière avec son langage, ses valeurs et ses traditions. En toile de fond, ce recueil de conseils pratiques (« comment élever son enfant en mode start-up »), de haïkus (générés par intelligence artificielle) et de mythes (comme celui de Saint Elon... Musk) nous met en garde contre l'overdose de bullshit et nous appelle à revenir au concret.

Les Echos START : Ce petit précis est une ode - au second degré - au bullshit. Que mettez-vous vraiment derrière ce terme ?

Karim Duval : Pour donner un exemple, un sandwich, c'est un sandwich. Lui ajouter des photos et un nom pour le vendre cinq euros de plus, c'est du bullshit. C'est un enrobage qui donne de la valeur à un produit mais qui ne correspond pas à sa valeur intrinsèque, voire lui fait perdre son sens.

Le terme a été popularisé par [le livre « Bullshit jobs », écrit par David Graeber](#), en 2018. Le phénomène est présent dans de nombreux métiers de bureau aux noms ronflants, à rallonge et en anglais, comme les « *Chief quelque chose officer* ». Cependant, ça me gêne de dire que ces métiers sont systématiquement bullshit. Souvent, c'est le terme pompeux qui les qualifie qui l'est, ou bien la raison d'être du poste... ou même, des fois, de la boîte !

Le bullshit est-il vraiment devenu une culture, comme vous l'écrivez dans votre livre ?

En tout cas, on baigne de plus en plus dedans, à tel point que ça infuse dans la vraie vie : dans la restauration, dans les discours des politiques... Le bullshit a dépassé le monde du travail, au point de devenir quasiment une culture. C'est pour cela que mon personnage Jean-Bill Duval lui donne ses lettres de noblesse dans le « Petit Précis de bullshit ».

Pour lui, le bullshit est même une civilisation, avec ses mythes fondateurs (la sortie du premier iPhone le 29 juin 2007, qui érige Steve Jobs en Saint), son sport national (« *l'overass farting* » - en français, « *péter plus haut que son cul* », NDLR) ou encore ses artistes peintres (les « *Powerpointistes* »).

Vous avez été l'un des premiers à tourner en dérision le secteur du numérique, des start-up, du conseil. Comment en êtes-vous arrivé à rire de ce milieu qui se prend très au sérieux ?

Passé par une classe prépa, puis par Centrale Paris avant de travailler en tant qu'ingénieur, c'est mon parcours qui m'a rattrapé. Donc forcément, je parle ce langage naturellement, sans me forcer.

J'ai commencé par rire de moi-même, j'ai fait quelques scènes et ça ne m'a jamais quitté. Ce qui est drôle au final, ce n'est pas de se moquer du mec qui glisse sur une peau de banane et qui tombe. Je préfère me moquer de celui qui marche dans la rue, pour lequel le ressort comique est moins évident. Avec le bon angle d'attaque, on peut révéler le comique dans n'importe quelle situation, dont des situations en entreprise qui paraissent ennuyeuses. C'est ça que je trouve intéressant, ça ouvre beaucoup plus de portes.

Comment réagit le public à vos sketches sur le thème du bullshit ? Se reconnaît-il ? Certains se sentent-ils vexés ?

Beaucoup se reconnaissent, j'ai énormément de réactions du type « *c'est tellement ça* », « *c'est trop vrai...* » Mais personne ne se reconnaît non plus à 100 %, et heureusement vu les personnages extrêmes que je joue !

Parfois, le public est source d'inspiration. J'apprends de nouvelles expressions. La dernière : « *digital illusion* ». C'est le fait d'envoyer des mails pour se donner bonne conscience, sans s'assurer que le message est passé ou que la tâche a été faite.

Que dit le bullshit sur notre société ?

Avec le bullshit, on crée un entre-soi. Parler dans un langage qui paraît sophistiqué, c'est un marqueur social et un signe de distinction. C'est lié à une certaine idée de la réussite.

Le bullshit, c'est aussi le signe d'un déséquilibre entre les métiers qui ont pour but de vendre et les métiers très concrets, ceux-là même mis en avant pendant la crise sanitaire : les soignants, les caissiers, les éboueurs, les ouvriers...

Le bullshit génère une distance entre ceux qui fabriquent et ceux qui vendent. Il révèle une fracture sociale et technologique - entre ceux capables de comprendre des processus d'information complexes et abstraits, et ceux qui ne le sont pas. Ce qui ne veut pas dire que ces derniers ne sont pas intelligents.

Comme vous, de nombreux jeunes cadres abandonnent leur job pour un métier avec du sens. Voyez-vous un recul, voire un rejet du bullshit ?

L'avenir nous le dira, mais je pense qu'il y a une vraie volonté de se recentrer sur les choses essentielles. Les témoignages de reconversion, parfois un peu caricaturaux, ont explosé. J'en ris depuis plusieurs années [dans mon spectacle « Y »](#). Aujourd'hui on entend beaucoup parler de « *quiet quitting* », de « *grande démission* »... La quête de sens s'est accentuée avec les crises du Covid-19, écologiques et géopolitiques.

Ça reste tout de même un phénomène qui concerne une certaine frange de la population : celle des grandes villes, qui peut parfois se permettre de se retrouver temporairement sans emploi. Il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup de gens qui ne lâcheront pas leur CDI parce que c'est tout simplement vital d'avoir un travail.

S'agit-il d'un phénomène de génération ?

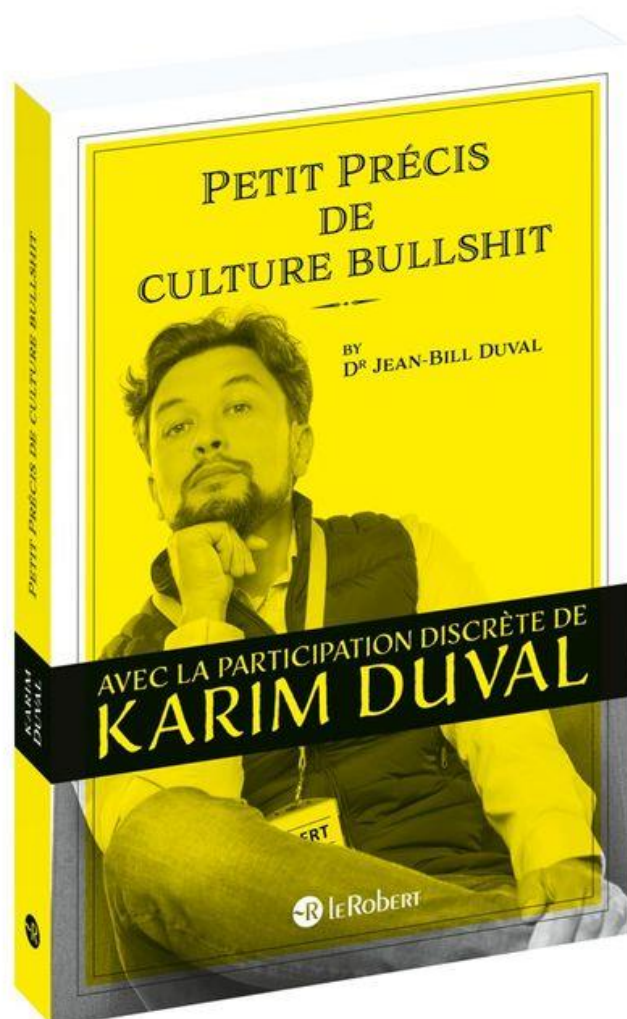
Oui et non. Je pense que c'est surtout d'époque. Aujourd'hui, dans les couloirs de son employeur, on parle déjà du job qu'on va avoir après. Avant, personne n'osait dire ça à voix haute.

Certes, ce sont les générations Y (personnes nées entre 1980 et 1995), et maintenant Z (celles nées depuis la fin des années 1990), qui portent le mouvement. Ce sont des générations qui sont beaucoup plus engagées, notamment sur le plan écologique. Elles refusent de faire comme les précédentes : elles n'ont pas forcément envie d'être endettées, d'avoir une voiture et un appartement à 25 ans. Mais aujourd'hui, les quinquagénaires aussi se posent des questions de sens au travail.

En conclusion, faut-il abolir le bullshit ?

J'aurais tendance à dire oui car je ne veux pas encourager un monde qui est déjà fait de trop de choses inutiles par rapport à des urgences réelles comme l'urgence climatique, l'urgence de la santé, l'urgence de l'éducation...

Mais je ne veux pas jeter la pierre à tous ceux qui travaillent dans ces métiers liés au digital et à la vente. À un moment, il faut bien manger ! Mais c'est bien de prendre du recul par rapport à son métier. C'est ce que j'essaye de faire avec mes spectacles et mon livre : faire redescendre les gens, qui qu'ils soient.



'Petit Précis de culture bullshit', de Karim Duval, publié le 6 avril 2023 aux éditions Le Robert. Editions Le Robert

Faustine Mazereeuw